

VOLTAIRE BÉNÉDICTIN,
OU LES ALÉAS DE LA CORRESPONDANCE

Catherine Volpilhac-Auger

Université de Lyon

CERPHI (UMR 5037)

École normale supérieure de Lyon

La correspondance est-elle une œuvre littéraire ? Éternelle question que se posent rarement les auteurs, et bien souvent les éditeurs et les commentateurs, peut-être plus que les lecteurs... Pour sortir de cette aporie, posons autrement la question : la correspondance, à l'époque classique, ne gagnerait-elle pas à être lue *comme* une œuvre littéraire ? La première raison de cette prudence tient à ce qu'il faudrait éviter de l'utiliser comme document, sans approche critique : une lettre répond à une autre, s'inscrit dans une relation préexistante et la prolonge ou l'infléchit, crée avec le destinataire une connivence ou au moins une relation toujours particulière. On ne répétera jamais trop ce que l'on trouve dans tous les manuels d'art épistolaire, et que toute personne quelque peu éduquée sait au XVIII^e siècle : on écrit en fonction d'un destinataire, on s'accorde à son humeur supposée, on retient les sujets qu'il préfère, on tait ce qu'il souffrirait de lire, on module l'expression selon l'impression que l'on veut susciter... J'ai eu l'occasion d'évoquer ailleurs les conséquences des nombreuses lettres dans lesquelles Montesquieu parle de sa vue déficiente à ses correspondants qui eux-mêmes souffrent des yeux : de fil en aiguille, sous la plume des commentateurs qui cherchent à en rendre l'image plus édifiante encore, Montesquieu devient aveugle bien avant d'avoir fini *L'Esprit des lois* en 1748, lui qui écrivait encore de sa propre main à la veille de sa mort (1755)¹... Faire d'une lettre un document objectivable, porteur d'informations incontestables puisqu'elles sont attestées par l'auteur, est un danger redoutable. Tous les biographes le savent ; mais comment ne pas succomber à la tentation ?

Ainsi un épisode célèbre de la biographie de Voltaire, son séjour à l'abbaye de Senones en juin 1754, est connu à travers une dizaine de lettres, de juin à

¹ Montesquieu, *De l'esprit des lois, manuscrits*, éd. C. Volpilhac-Auger, Oxford, Voltaire Foundation, 2008, Annexe A.3, « La cécité de Montesquieu », p. clvii-clxiii.

octobre 1754, dans lesquelles apparaît le thème plaisant qu'exploite l'épistolier, devenu bénédictin parmi les moines : le même événement est donc reflété de manières diverses, grâce aux traces subsistantes dans des fonds différents². Chacune de ces lettres, rédigée en fonction d'un destinataire chaque fois différent, présente des détails qui semblent plus devoir aux règles du bien-écrire et au désir d'instaurer avec le destinataire une communication privilégiée qu'à une stricte vérité historique ; de ce fait, la synthèse que présentent plusieurs biographies ne peut faire autrement qu'écraser ces nuances pour ne retenir que l'aspect documentaire.

Observons qu'à l'opposé, la concentration des sources pour la correspondance de Montesquieu empêche une telle démarche ; cela n'en induit pas moins une véritable déformation, mais d'un tout autre ordre : ainsi Montesquieu peut passer pour un féodal imbu de ses privilèges, en raison du grand nombre de lettres (ou simples billets) conservées parmi celles qu'il a adressées à son « homme d'affaires » et juge de La Brède, Latapie, en qui il a toute confiance, alors qu'il évoque très peu avec ses correspondants l'avancement de ses travaux littéraires. De là à faire de l'un un châtelain (ce n'est pas ici le lieu de l'examiner), de l'autre un bénédictin, il n'y a qu'un pas.

226

VOLTAIRE BÉNÉDICTIN ?

Rappelons les faits : du 10 juin au 2 juillet 1754, Voltaire effectue un séjour à Senones, une abbaye dotée d'une remarquable bibliothèque. Cette étape avait été prévue depuis longtemps, alors même que Voltaire était à Cirey, plusieurs années plus tôt, mais l'occasion se présente quand, séjournant à Colmar, il ne peut se rendre comme prévu aux eaux de Plombières, où il devait retrouver ses proches amis d'Argental et Mme Denis, sa nièce qui lui devient de plus en plus chère³. Cette abbaye bénédictine est sous l'autorité de dom Calmet, érudit de haute volée qui a consacré de nombreux volumes à l'exégèse biblique, sans grand esprit critique⁴ : il est de ce fait une des cibles favorites de Voltaire, avant comme après cet épisode. Dom Calmet ouvre à Voltaire sa bibliothèque à une époque où celui-ci prépare l'*Essai sur les mœurs* (il paraîtra en 1756), ou plutôt

2 C'est pourquoi je signale la cote des manuscrits ou l'édition originale, quand on ne dispose pas de manuscrits.

3 Voir la lettre à d'Argental du 12 juin [1754] (D5841 ; je cite la correspondance de Voltaire d'après l'édition dite « définitive » de Theodore Besterman : soit par le numéro de la lettre, précédé de la lettre D, soit par la date). La correspondance active figure également dans l'édition procurée par Frédéric Deloffre dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (1975-1993).

4 Voir Philippe Martin (dir.), *Dom Augustin Calmet. Un itinéraire intellectuel*, Paris, Riveneuve, 2008.

quand il prépare une édition « officielle » qui doit réparer le tort que lui a fait une édition subreptice, donnée en 1753 par le libraire Néaulme d'après un de ses anciens manuscrits. Il s'agit donc d'un moment important, voire capital, où l'œuvre historique à laquelle il tient tant prend forme et consistance, en particulier l'*Essai sur les mœurs*, tandis qu'il est aussi plongé dans la rédaction de certains articles de l'*Encyclopédie* (il prépare alors l'article « Esprit »).

Cet épisode n'a pas été oublié ni méconnu dans la biographie dirigée par René Pomeau⁵ qui, à partir de ce corpus de presque dix lettres, compose une page entière : on nous y montre en pleine action Voltaire et surtout dom Calmet qui, malgré ses quatre-vingts ans, monte à l'échelle pour mieux lui trouver de « vieux bouquins », et on énumère tous les auteurs que Voltaire dit avoir regardés (saint Augustin, Origène, Alcuin, dom Mabillon, dom Ruinart, etc.), assortissant cela d'un prudent conditionnel : « tout le monastère se serait mobilisé pour l'aider » – signe, mais signe unique, d'une mise à distance d'un témoignage qui sent l'excès : la longue expérience que les biographes ont de Voltaire les autorise à émettre un doute, ou plutôt à ne pas prendre au pied de la lettre ce qui chez l'épistolier relevait sans doute de l'art du récit. Mais R. Pomeau est éditeur de Voltaire historien dans la collection des Classiques Garnier comme dans celle de la Pléiade ; il n'est donc guère surprenant qu'une biographie dirigée par lui s'intéresse à cet épisode pittoresque, où l'on voit surtout Voltaire se faire savant et repartir lesté de la matière qui constituera l'*Essai sur les mœurs*. Un autre aspect de la question – la rumeur de sa conversion (il aurait même suivi une procession) – n'est pas ignorée, mais elle n'est évoquée qu'à travers les protestations de Voltaire auprès de son royal correspondant en Prusse et de la duchesse de Saxe-Gotha ; et de fait, on a du mal à la considérer comme très sérieuse.

Un biographe beaucoup plus ancien, Gustave Desnoiresterres, présentait le même corpus de manière quelque peu différente⁶ : Voltaire « saura employer ce temps d'exil, et travaillera comme un bénédictin qu'il se trouve être d'aventure ». Le ton est donné : Voltaire travaille comme les moines qui l'entourent ; plusieurs passages de la correspondance sont cités en ce sens. Mais cet aspect est doublement contrebalancé : d'une part, une lettre est citée qui insiste sur la liberté dont jouit le philosophe « en terre d'Empire » comme on l'est à Senones⁷ ; de l'autre, le

5 René Pomeau (dir.), *Voltaire en son temps*, Oxford, Voltaire Foundation ; Paris, Universitas, 1985-1994, 5 vol., t. III (Ch. Mervaud et R. Pomeau, dir., *De la Cour au jardin*), p. 209. L'article de Christophe Cave, « Lettre et biographie : Voltaire "peint par lui-même" » (dans Ch. Cave et S. Davies [dir.], *Les Vies de Voltaire : discours et représentations biographiques, xviii^e-xxi^e siècles*, SVEC 2008:04, p. 107-124), parle de « préjugé méthodologique persistant » à propos de l'usage biographique de la lettre (p. 107), avant de s'intéresser aux biographes du xix^e siècle.

6 *Voltaire et la société française au xviii^e siècle*, Paris, Didier, 1867-1876, 8 vol., t. V (*Voltaire aux Délices*), p. 34-37.

7 À d'Argental, le 16 juin 1754 (D5845 ; lettre citée plus loin).

biographe insiste sur la rumeur de conversion, citant les formes qu'elle prend et surtout le rapport qui en est fait au roi de Prusse. Ainsi la studieuse retraite bénédictine apparaît comme un havre de paix en des temps particulièrement troublés. L'interprétation, notablement différente de celle que fournit *Voltaire en son temps*, serait-elle seulement affaire de sensibilité et d'époque ?

Mais confrontons à notre tour les différentes sources épistolaires, au lieu d'en faire la somme ou la synthèse⁸. Dans les six lettres qui évoquent de manière consistante cet épisode (une dizaine si l'on retient celles qui se contentent de le mentionner), on observera six styles et six thèmes différents, ou plutôt six types de relation avec le destinataire, qui induisent chacun les détails retenus et la manière de les présenter – j'ai donc gardé dans les extraits qu'on va lire des formules de politesse ou d'amitié qui d'ordinaire paraissent oiseuses quand on cite une correspondance. Elles s'échelonnent de la mi-juin à la fin d'octobre ; mais il serait fort hasardeux d'y lire la succession chronologique d'états d'âme ou d'expériences, comme on va en juger. Il m'importe plus d'en suggérer une lecture « littéraire », qui permette d'y déceler une unité rhétorique susceptible d'en livrer le véritable sens.

228

La première est adressée à d'Argental, l'ami fidèle, le 12 juin, donc le surlendemain de son arrivée à Senones :

Surpris, affligé, inquiet [...] je m'arrête à moitié chemin⁹ ; je me fais bénédictin dans l'abbaye de Senones avec dom Calmet, l'auteur des commentaires sur la Bible, au milieu d'une bibliothèque de douze mille volumes, en attendant que vous m'appeliez dans votre sphère. Donnez-moi donc vos ordres mon cher ange. Je quitterai le cloître dès que vous l'ordonnerez mais je ne le quitterai pas pour le monde, auquel j'ai un peu renoncé. Je ne le quitterai que pour vous.

Je ne perds pas ici mon temps. Condamné à travailler sérieusement à cette histoire universelle imprimée pour mon malheur, [...] je ne pouvais guère trouver de grands secours que dans l'abbaye de Senones. Mais je vous sacrifierai bien gaiement le fatras d'erreurs imprimées dont je suis entouré pour goûter enfin la douceur de vous revoir. [...] Adieu, je vous embrasse

le moine V.¹⁰

8 Signalons que plusieurs lettres à d'autres correspondants, notamment son secrétaire Collini, ne soufflent mot de ce séjour : Voltaire s'y montre entièrement plongé dans son édition en cours (D5842, D5851). D'autres, brèves et peu intimes, se contentent de mentionner la riche bibliothèque de Senones comme un lieu idéal de travail (D5848, à Sébastien Dupont, vers le 20 juin).

9 Voltaire est empêché d'aller à Plombières en raison de la présence de La Condamine et Maupertuis ; il vient d'en être averti par une lettre de Mme Denis.

10 Voltaire à d'Argental, 12 juin [1754] (D5841) (BnF, f. fr. 12931).

On relève ici un certain nombre de traits caractéristiques : verbes au présent de narration, succession d'adjectifs traduisant toutes les nuances de son état d'esprit (cela pour expliquer les circonstances qui lui ont interdit de retrouver d'Argental à Plombières), et première apparition de l'expression « je me fais bénédictin » (qui trouve une forme d'écho dans la signature), signe de connivence et trait d'humour récurrent ; mais surtout thématique de la soumission à la volonté de l'ami puissant et surtout intime¹¹ ; opposition du « monde » et du « cloître », lieu où Voltaire fait pénitence ou opère son salut, ou plutôt celui de son œuvre : il est « condamné » à travailler, pour son honneur et le bien de l'humanité qui a besoin d'être détrompée de ses erreurs. Mais il est homme du « monde », du même monde que d'Argental, et ne trouve auprès des religieux, et notamment de l'auteur de vingt-cinq volumes du *Commentaire littéral sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, que « fatras d'erreurs imprimées » dont il espère bientôt se dégager.

Ainsi les douze mille volumes de la bibliothèque évoqués par la lettre répondent à l'accusation que formulera bientôt l'Avant-propos de l'*Essai sur les mœurs*, et qui constitue d'ailleurs un des *leitmotive* de Voltaire : plus les bibliothèques sont riches, plus elles contiennent de sottises, et la tâche de l'historien consiste à en extraire le peu de vérité qui s'y trouve ; les « grands secours » qu'il trouve à Senones sont donc avant tout dus à la concentration de cette pseudo-science. La connivence avec l'ami d'Argental est aussi intellectuelle : c'est celle d'un projet philosophique qui est en train de voir le jour ; l'expédition à Senones n'apparaît donc que comme un détour obligé au cours de la démarche philosophique ; et le froc bénédictin devient un élément de la panoplie voltairienne, tissé d'ironie.

Quelques jours plus tard, il adresse à d'Argental, féru de théâtre et avec qui il en parle si souvent par écrit, ce qui paraît relever de la plaisanterie : « Savez-vous bien [...] que Senones est terre d'Empire ? Et que je ne dépends que du pape pour le spirituel ? Je lis ici ne vous déplaît les Pères et les conciles. Vous me remettez peut-être au régime de la tragédie quand j'aurai le bonheur de vous voir »¹². Vers le 20 juin, nouvelle lettre au même¹³, mais cette fois sans dire un mot de son travail, et en filant la métaphore du moine : « Je suis comme une fille passionnée qui s'est jetée dans un couvent en attendant que son amant puisse l'enlever ». Le post-scriptum parle de Senones comme d'un « tombeau » où il ne reçoit aucune nouvelle. Ce séjour apparaît comme une véritable pénitence, la lecture des « Pères et [d]es conciles » sinon comme une provocation plaisante,

11 Rappelons que « mon cher ange », « mes chers anges » sont l'hypocoristique habituel de Voltaire avec le couple d'Argental.

12 Le 16 juin (D5845).

13 D5847.

du moins comme une occupation fastidieuse méritant peu d'attention. L'étude de pareils sujets ne paraît nullement relever de la quête exaltée du savoir, suscitée par une bibliothèque exceptionnelle : les valeurs du monde ne sont pas celles de la science historique.

Revenons au 12 juin, qui le voit écrire à Mme Denis, avec plus de proximité, comme il se doit¹⁴.

Ma chère enfant je me suis fait bénédictin en attendant que vous me rendiez au monde, ou plutôt à vous, car du monde, je n'en fais pas grand cas. Je m'occupe à l'histoire dans une bibliothèque immense. Les moines me cherchent les pages, les lignes, les citations que je demande. Dom Calmet, à l'âge de 83 ans, monte au haut d'une échelle qui fait trembler, et qui tremble, et il me déterre de vieux bouquins. Je veux lui faire un petit présent digne de sa bibliothèque. J'ai quelques livres de théologie anglaise, tous écrits en latin et en anglais. Ils sont à droite du petit cabinet de livres dans ce demi-trumeau qui fait un redent [...] ¹⁵.

230

C'est à elle qu'il réserve le détail concret (le vieux dom Calmet montant à son échelle), assorti d'un jeu de mots (une « échelle qui fait trembler, et qui tremble ») et d'une locution familière (« me déterre de vieux bouquins »¹⁶), et bien sûr la mission de chercher « quelques livres » dans sa propre bibliothèque dont tous les détails, avec ce « petit cabinet de livres dans ce demi-trumeau qui fait un redent », s'accumulent et se renforcent pour jouer de l'effet de contraste avec la « bibliothèque immense ». Point de croisade contre l'erreur avec elle, mais plutôt une évocation générique (« je m'occupe à l'histoire »), qui montre le grand homme en position de supériorité (celle de dom Calmet en haut de son échelle n'était qu'apparente), donnant ses ordres à une armée d'érudits besogneux : tel est au XVIII^e siècle la fonction normale de l'historien et sa position par rapport à l'érudit, dont il utilise le travail. Point d'humilité devant Mme Denis, bien au contraire : n'est-elle pas chargée de trouver un « petit présent digne de sa bibliothèque », dans un « cabinet de livres » qui contient donc des trésors comparables¹⁷ ? Tout concourt donc à renforcer l'image du grand homme. Quant à l'habit de moine, quand on sait que Mme Denis deviendra bientôt sa maîtresse, on se doute qu'il joue un autre rôle qu'avec d'Argental – et d'ailleurs Voltaire n'y insiste guère.

14 Les lettres du même jour étant classées par ordre alphabétique, rien ne prouve que celle-ci est postérieure à celle que Voltaire adresse à d'Argental.

15 Voltaire à Mme Denis, 12 juin [1754] (D5843), Pierpont Morgan Library, Heineman Foundation (New York).

16 *Dictionnaire de l'Académie française* (éd. 1762) : « BOUQUIN se dit aussi d'Un vieux Livre dont on fait peu de cas. *Feuilleter de vieux bouquins.* »

17 Voltaire envoie son présent de remerciement le 16 juillet (D5881).

C'est un ermite qui s'adresse à Mme du Deffand le jour même de son départ pour la vie plus mondaine d'une ville d'eaux :

Entre deux montagnes 2 juillet

J'ai été malade, Madame, j'ai été moine, j'ai passé un mois avec saint Augustin, Tertullien, Origène, Alcuin et Raban. Le commentaire des Pères de l'Église et des savants ne vaut pas le vôtre. Mais que vous mander des montagnes des Vosges ? et comment vous écrire quand je n'étais occupé que de priscillianites et de nestoriens [*il signale également ses articles pour l'Encyclopédie*]. Les recherches historiques m'ont appesanti. Plus j'enfoncé dans la connaissance du VII^e et du VIII^e siècle, moins je suis fait pour le nôtre et surtout pour vous. [...] Je ne suis plus de ce monde et je me trouve assez bien de ne plus en être. Je ne m'intéresse pas moins tendrement à vous. Mais dans l'état où nous sommes tous deux, que pouvons-nous faire l'un pour l'autre ? Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait est passé comme un songe [...]. Nous consolerons-nous en nous disant combien peu le monde est consolant ? On ne peut y vivre qu'avec des illusions et dès qu'on a un peu vécu, toutes les illusions s'envolent. J'ai conçu qu'il n'y avait de bon pour la vieillesse qu'une occupation dont on fût toujours sûr, et qui nous menât jusqu'au bout en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes. J'ai passé un mois avec un bénédictin de quatre-vingt-quatre ans qui travaille encore à l'histoire. On peut s'y amuser quand l'imagination baisse. Il ne faut point d'esprit pour s'occuper de vieux événements. C'est le parti que j'ai pris. J'ai attendu que j'eusse repris un peu de santé pour m'aller guérir à Plombières. Je prendrai les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères [...].

Rien ne dépend de nous. Nous sommes des horloges, des machines. Adieu, Madame, mon horloge voudrait sonner l'heure d'être auprès de vous¹⁸.

Sa vieille amie qui lutte contre un perpétuel sentiment d'ennui doit l'imaginer aussi mal en point qu'elle, et ne se livrant à l'étude que pour venir à bout d'un tenace dégoût de vivre (qu'on serait bien en peine de trouver ailleurs dans sa correspondance du moment¹⁹). Aucune plaisanterie ne vient rompre cette méditation mélancolique tissée des lieux communs du *taedium vitae*. Le travail historique où il dit se réfugier ne suscite semble-t-il ni passion ni bonheur : c'est la médiocre consolation de l'âge (« On peut s'y amuser quand l'imagination baisse »), et si l'esprit faiblit, l'épistolier le doit tout autant à la vieillesse qu'à

¹⁸ Voltaire à Mme du Deffand, 2 juillet [1754] (D5860 ; BnF, n.a.fr. 24333).

¹⁹ Voir aussi la lettre de Mme d'Argental du 4 [juillet] 1754, qui conte l'arrivée de Voltaire à Plombières : « Nous avons causé deux heures, je puis vous assurer que nous lui avons trouvé autant d'esprit, de grâces et de feu que jamais » (D5855).

l'érudition où la tristesse des temps l'a jeté. Sombre tableau, qu'aucun biographe averti ne saurait retenir tant on y sent d'affectation, et que seule une lecture rapide aurait pu faire joindre au dossier d'un Voltaire dépressif et las des travaux historiques. Quant à l'énumération de lectures indigestes, d'Augustin à Raban, elle semble plus destinée à suggérer un insondable ennui qu'à rendre fidèlement compte d'un programme de travail : Voltaire n'aurait-il pu en retrancher ou y ajouter quelques noms ? On se gardera bien en tout cas d'en tirer des certitudes et de voir là un compte rendu de lectures.

Le duc de Richelieu reçoit une lettre datée du 6 août, un mois après la fin du studieux séjour :

Il me fallait de vieilles chroniques du temps de Charlemagne et de Hugues Capet, et tout ce qui concerne l'histoire du Moyen Âge, qui est la chose du monde la plus obscure. J'ai trouvé tout cela dans l'abbaye de dom Calmet. Il y a dans ce désert sauvage une bibliothèque presque aussi complète que celle de Saint-Germain des Prés de Paris. Je parle à un académicien, ainsi il me permettra ces petits détails, il saura donc que je me suis fait moine bénédictin pendant un mois entier. [...] Je me suis fait savant à Senone, et j'ai vécu délicieusement au réfectoire. Je me suis fait compiler par les moines des fatras horribles d'une érudition assommante. Pourquoi tout cela ? pour pouvoir aller gaiement faire ma cour à mon héros quand il sera dans son royaume. Pédant à Senones, et joyeux auprès de vous, je ferais tout doucement voyage avec ma nièce. Je ne pouvais régler aucune marche avant d'avoir fait un grand acte de pédantisme que je viens de mettre à fin. J'ai donné moi-même un troisième volume de l'histoire universelle en attendant que je puisse publier à mon aise les deux premiers qui demandaient toutes les recherches que j'ai faites à mon aise à Senones, et je publie exprès ce troisième volume pour confondre l'imposture qui m'a attribué les deux premiers tomes si défectueux²⁰.

Le très grand seigneur libertin saura apprécier à sa juste mesure la plaisanterie sur le froc (que le néophyte aurait porté « un mois entier », ce qui est une légère exagération, mais si minime...). Il ne peut voir l'abbaye bénédictine que comme un « désert sauvage » ; la thématique est donc cette fois celle du « pédantisme » contre la joie et la gaieté du monde. L'historien, qui ne pèse pas lourd devant un duc et ne peut donc se donner ici le beau rôle, se montre néanmoins à son avantage, réservant aux moines les tâches subalternes comme la compilation de « fatras horribles d'une érudition assommante », qu'il ne semble pas même avoir touché avec des pincettes ; il fait travailler plus qu'il ne travaille lui-même, car

20 Voltaire au duc de Richelieu, 6 août [1754] (D5901) (Bibliothèque historique de la Ville de Paris, Rés. 2028, f° 38-39).

ce sont là plaisirs dignes de ceux du « réfectoire ». Point de trace de la présence ou du rôle actif de dom Calmet quand on écrit à un Richelieu, même s'il est de l'Académie française : quel intérêt trouverait-il à l'auteur du *Commentaire littéral* comme à un vieillard montant à l'échelle ? Avec un puissant, Voltaire préfère réaffirmer sa position de victime et de juste (« pour confondre l'imposture... »), en évitant la thématique de la pénitence qui dominait avec d'Argental comme avec Mme du Deffand.

Plus brève, la lettre qu'il envoie le 29 septembre 1754 au savant Jacob Vernet :

J'ai trouvé de très grands secours dans la bibliothèque de l'abbaye de Senones. Vous savez que mon principal but est l'histoire des mœurs, des usages et de l'esprit des hommes. C'est une moisson toute nouvelle que les autres historiens m'ont abandonnée. Je sens que je trouverais plus de secours encore dans la conversation d'un homme comme vous que dans les livres²¹.

Cette fois pas de plaisanterie : aucune connivence avec ce pasteur de Genève, mais l'affirmation des plus hautes ambitions en matière historique ; de plus la formule finale de politesse permet d'égratigner au passage l'érudition (acquise en pays catholique). Voltaire semble donc minimiser ici doublement l'importance de sa retraite au cloître de Senones. Il le fait bien plus encore quand il écrit à la duchesse de Saxe-Gotha le 27 octobre, sur le ton de badinage qu'il emploie ordinairement avec elle :

C'est à vos autels madame que mon cœur sacrifie. Je n'irai certainement point en terre papale, quoique j'aie été en terre monacale. Il est très vrai que j'ai passé un mois chez des moines bénédictins, mais j'y ai cherché une belle bibliothèque dont j'avais besoin, et non pas vêpres et mâtines. Je voulais finir une histoire universelle dont votre Altesse S^c a un manuscrit, et c'est une assez bonne ruse de guerre d'aller chez ses ennemis se pourvoir d'artillerie contre eux. Le tour qu'on m'a joué d'imprimer cette histoire toute défigurée m'a mis dans la nécessité de l'achever. Mais j'aurais fait encore plus de cas de la bibliothèque luthérienne de Gotha que des livres orthodoxes des bénédictins de Senones. Ma dévotion consiste à regarder madame la duchesse de Gotha, et si elle le permet, la grande maîtresse des cœurs, comme mes saintes²².

Le séjour à Senones prend alors l'allure d'une parenthèse rendue nécessaire par quelques circonstances, dans une « belle bibliothèque » qui ne vaut pas celle de

21 Voltaire à Jacob Vernet, 29 septembre 1754 (D5936) (*Mémoire présenté à M. le premier syndic par J. Vernet sur un libelle qui le concerne*, s.l., 1766, p. 37-38).

22 Voltaire à la duchesse de Saxe-Gotha, 27 octobre [1754] (D5968) (Gotha, Forschungsbibliothek, Chart. B. 1778, f^o 62-63).

Gotha ; voilà à quoi se réduisent ces trois ou quatre semaines studieuses, quand il faut rappeler à cette très grande dame de confession luthérienne qu'elle est détentrice d'un manuscrit devenu précieux pour son auteur depuis la publication Néaulme de 1753 : trois ou quatre semaines négligeables, ou peu s'en faut. Et comme avec d'Argental, il convient de faire de Senones le pandémonium des erreurs catholiques, donc une courageuse incursion en terre ennemie.

De ces lettres, je ne demanderai pas ce qu'il faut retenir (sinon que toute recherche historique fondée sur une correspondance est vouée à susciter le pyrrhonisme), mais ce qu'on a retenu : Desnoiresterres isolait les passages les plus inquiétants pour leur retirer toute valeur de plaisanterie, et montrait l'importance du travail effectué en cette retraite ; Pomeau se fondait à l'inverse essentiellement sur les lettres que Voltaire envoie à Mme du Deffand et à Mme Denis, et surtout celle-ci, plus concrète, plus familière, mettant en valeur la supériorité du grand homme tout en soulignant la qualité de son information et la sûreté de sa démarche, affirmée également par la lettre envoyée d'« entre les montagnes » – ce qui permet de conforter l'image de l'historien en plein labeur, qu'il vaut la peine de soumettre à examen.

234

On conviendra sans peine qu'en presque un mois, Voltaire a dû effectivement faire avancer son travail. Mais quand on s'aperçoit (comme on pourrait le faire avec une édition soigneusement annotée) que dans l'*Essai sur les mœurs*, en fait de saint Augustin et d'Alcuin, il a surtout fait appel à des compilations modernes, comme l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury en trente-cinq volumes, ou à l'ample *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules* de l'abbé Dubos, et que chaque fois qu'il cite des « Annales » de telle ou telle abbaye (Fulda, Saint-Bertin, etc.²³), c'est toujours parce que celles-ci sont citées en note dans sa source habituelle, et souvent avec la désinvolture de celui qui ne se soucie guère d'exactitude²⁴, on en vient à douter de ce qui pourrait surtout ressembler en fait à une image d'Épinal : les lecteurs de biographies que nous sommes pourraient bien avoir été pris pour autant de Mme Denis, alors qu'ils auraient tout aussi bien mérité d'être traités comme des Richelieu.

La difficulté ne vient-elle pas de l'obligation que se donne le biographe d'offrir une synthèse de toutes ces sources concurrentes ? Autant de correspondants,

23 Voir par exemple les recherches de G. Goggi, « Voltaire et l'*Histoire des papes* de F. Bruys », dans O. Ferret, G. Goggi et C. Volpillac-Augier (dir.), *Copier-coller : écriture et réécriture chez Voltaire*, Pise, Plus, 2007, p. 31-52, ou de G. Laudin, « De la narration à la réflexion. À propos des étapes de la rédaction de quelques chapitres de l'*Essai sur les mœurs* », dans *ibid.*, p. 99-114.

24 Désinvolture habituelle, rappelons-le, chez les historiens de l'époque, et qui ne disqualifie en rien sa qualité d'historien.

autant de vérités. Leurs divergences montrent qu'il existe plusieurs vérités simultanées et différentes, car Voltaire est toujours en représentation. Pour donner une image cohérente du personnage, le biographe en retient surtout ce qui correspond à celle qu'il s'en est déjà faite et qu'il entend conforter : un Voltaire en danger pour Desnoiresterres, un Voltaire historien érudit pour Pomeau. Peut-être le seul moyen d'y remédier serait-il de ne jamais citer une lettre sans en mentionner le destinataire, et sans évoquer au moins rapidement la relation spécifique qui l'unit à l'épistolier, voire la circonstance particulière qui suscite la lettre et par là-même son contexte ; et en tout cas de ne jamais la supposer neutre, gratuite ou indifférente, mais d'y appliquer les règles d'une lecture proprement littéraire, qui en révèle les intentions profondes, signifiées par une rhétorique parfaitement efficace : quand il s'agit de Voltaire, l'analyse littéraire a droit de cité dans la critique historique.